

# L'autorité morale aux abonnés absents?



Jean Martin

«En période de crise, les bien-pensants moralisants reprennent le pouvoir. Détenteurs de la juste connaissance du bien et du mal, ils nous sermonnent à longueur de journée.» [1] Le journaliste qui l'écrit déplore que nous baignions dans le moralement acceptable et préfère «se laisser aller à faire la fête, de temps à autre, sans limites, même si on pollue». Pour ma part, j'ai l'impression au contraire que l'on entend trop ceux pour qui «*anything goes*» (tout est permis); loin de contribuer à une société équilibrée, cela tend à aggraver une perte des repères qui à l'évidence pose problème. Qu'on pense aux désorientations d'une partie de la jeunesse, avec ces derniers mois des manifestations gravissimes de violence, ici et ailleurs.

Récemment, la presse romande signalait que l'ancien professeur de neurologie du CHUV qui a détourné plus de 5 millions de francs (de fonds publics ou de recherche), pour satisfaire sa passion des livres anciens, serait prochainement renvoyé devant le tribunal (j'ai discuté ailleurs les aspects déontologiques de ce cas [2]).

En mars dernier, le Pornogate jurassien a été un sujet rêvé pour nous distraire des nuages de la crise financière. Je n'arrive pas à comprendre comment, dans ce pays à la culture civique forte, des magistrats aient été si peu conscients de la stature publique qu'ils doivent assumer qu'ils ont pris le risque d'être ainsi épinglés (ou faut-il parler de stupéfiante naïveté?). Il y a des choses que la fonction qu'on occupe interdit, c'est aussi simple que cela.

Le problème est que, dans un monde où le virtuel est de plus en plus entremêlé avec le réel, où la vie des «people» semble avoir vocation de modèle pour celle des autres, il y a un flou délétère brouillant la limite entre ce qu'on a le droit de dire ou de faire dans son boudoir et ce qu'on peut – ou ne peut pas – dire ou faire en fonction ou en qualité. Or, il y a une limite nécessaire, logique; le rappeler n'est pas donner dans l'hypocrisie, c'est rappeler deux ordres différents de réalité.

Je suis un homme du passé sans doute mais suis frappé de voir avec quelle facilité des personnalités (de la politique, de l'économie, des avocats, des artistes), dans des échanges médiatiques, épicient leur propos de remarques à la limite de la grossièreté – voire salaces –, sexistes, xénophobes. L'époque est marquée par un laxisme éthique multiforme et multi-sec-

teurs, on ne rencontre pas chaque jour des «gens importants» qui impressionnent par leur tenue morale; or, à mon sens, leur statut implique des devoirs (et, pour les professions libérales, une déontologie), parce que les positions qu'ils prennent ont un poids particulier aux yeux de ceux qui les entendent. S'agissant des débats actuels sur les enjeux politiques en matière de médecine et de soins, on voit chez nos partenaires des jugements à l'emporte-pièce et de l'arrogance et guère de signes d'une préoccupation – ou autorité – morale.

Appréciation de l'historien politologue Olivier Meuwly: «Le concept d'élites est délicat à manier [...]. Les choses ont commencé à se compliquer dès le dernier tiers du XX<sup>e</sup> siècle [...]. Les élites se sont renouvelées, sous l'impulsion des médias. Inconvénient non négligeable: la responsabilité morale qu'elles assumaient plus ou moins bien s'est diluée [...]. Tandis qu'est justement attendue d'elles une attitude de responsabilité, certains de leurs représentants donnent plutôt l'impression de donner raison au laisser-aller.» [3]

Dostoïevski [4] parle de l'élite comme de ceux «sans lesquels ne saurait vivre ni tenir aucune société et aucune nation, même dans la plus large égalité des droits» (au reste, je crois que nous avons tous, de manières diverses selon les circonstances de nos existences, un mandat d'exemplarité). Aujourd'hui ceux dont on attendrait une autorité/fermeté morale semblent souvent être aux abonnés absents. Pourtant, nous avons besoin de tels leaders qui, notamment, osent affirmer que trop c'est trop – et qui assument les critiques de ceux pour qui toutes les licences sont permises. Il faut le redire: la liberté ne vaut que par les limites qu'on lui met.

Avec le théologien Hans Küng [5], peut-on espérer que «dans les pays industrialisés, qui viennent de connaître une ère cynique et myope de frénésie du profit maximum, s'ouvre un nouvel âge fait de retenue et de constance»? Retenue, constance, discipline, volonté d'équité, respect de l'autre, des principes à dépoussiérer?

*Dr Jean Martin, membre de la rédaction et de la Commission nationale d'éthique*

1 Derder F. La crise, la morale et les punks. 24 Heures, 16 mars 2009. p. 20.

2 Martin J. La déontologie peut et doit considérer la conduite extraprofessionnelle du médecin. Rev Méd Suisse. 2006;2:2134-5.

3 Meuwly O. La remise en cause des élites. Le Temps, 9 mars 2009. p.12.

4 Dostoïevski F. Journal d'un écrivain. Paris: Gallimard; 1972.

5 Küng H. L'armature éthique d'Obama. Le Temps, 10 mars 2009. p. 17.